Bernard LANCOURT

MicMac de BigMac

Roman

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 28-10-2005

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Chapitre I

Il était une heure du matin. On était en décembre. Un jour comme les autres, vide, de début de semaine. Dans mon vieux costume gris, la chemise débraillée, la cravate de côté, j'étais assis au comptoir de Al's Diner. C'est un café sur la route 303 qui traverse Orangetown, une ville située à trente kilomètres au nord de New York City. Dans les années cinquante, quand j'étais un adolescent, Al's Diner n'était qu'une petite roulotte avec un comptoir. Albert Lipsky, que tout le monde appelait Al, l'avait achetée une bouchée de pain pour y vendre des sandwichs. Peu à peu, au cours des années, transformation après transformation, la roulotte se métamorphosa en un établissement en pierre de taille, une grande gargote, presque un restaurant. Le comptoir était resté à la même place, face à la porte d'entrée, mais, à droite et à gauche, une grande salle avait été ajoutée.
Il était une heure du matin. On était en décembre. Un jour comme les autres, vide, de début de semaine. De fin de mois. Je rêvais devant une tasse de café, tirant de temps en temps sur ma cigarette - une Camel sans filtre. J'aimais cette heure tardive et matinale. Al m'apparaissait plus intime. Je le voyais, « avec les yeux de la nuit », grossi et lumineux, comme à travers une loupe. J'arrivais même à discerner sur sa figure les détails de son épiderme. C'était affreux mais c'était beau. Cette heure où le jour et la nuit se mêlent, produisait sur mes sens un effet tel, que dans cet état, je ne voyais pas seulement Al agrandi, mais grandi. D'un vieil ami que j'aimais bien, l'heure magique l'élevait au rang d'un frère. Il devait ressentir la même chose envers moi car dans la journée, il me disait : M. Baxter, mais après minuit, il m'appelait Steve.
Il était une heure du matin. On était en décembre. Un jour comme les autres, vide, de début de semaine. Une vie de chiasse faite pour emmerder ceux qui, comme moi, y foutent leur nez. Je sirotais mon café en attendant une souris. Pas de celles qui ont une petite queue et adorent le fromage - bien qu'elles soient les plus mignonnes - mais une souris du genre de ces rongeurs qui portent des jupes, et préfèrent l'oseille. Je semble attirer ces dernières plus particulièrement. Étranges créatures. De près, elles ne peuvent pas me sentir, mais elles savent me flairer de loin. Elles me tombent toujours sur le dos pour me casser les pieds. Celle-là m'avait téléphoné dans l'après-midi.
- Êtes-vous M. Baxter, le détective privé ?
Elle avait la voix grave et rauque d'une femme - puisqu'il me faut l'appeler par son nom - qui vient de se réveiller après avoir fait la fête toute la nuit, ou, qui veut déguiser son identité en parlant une octave plus bas. Je lui confirmai que j'étais M. Baxter, le détective privé d'Orangetown.

Un silence succéda à ces présentations durant lequel je lui adressai, en moi-même, des questions du genre : alors, c'est vous qui avez décidé aujourd'hui de venir pour me pourrir la vie ? Non. Plutôt, des mots du genre : j'espère que vous avez un bon petit cul. Oui, c'est ça. Un bon petit cul. Enfin, bref. Ne pouvant m'offrir le luxe d'un temps mort, je ravivai la conversation.
- Que puis-je faire pour vous ?
Sa voix pointa légèrement vers les aigus, conservant toujours le voile grave et brouillé dont elle était parée.
- Je vous demande pardon ?
- C'est quoi que vous voulez ?
- Je ne peux pas parler au téléphone. C'est délicat… c'est personnel… enfin, c'est confidentiel.
- Dans ce cas, passez donc à mon bureau. En connaissez-vous l'adresse ?
- J'aimerais mieux qu'on se voie ailleurs.
- Chez vous ?
- Oh, non ! Surtout pas chez moi ! Je connais votre réputation avec les femmes !
J'étais scié. Mes pieds tombèrent du dessus de mon bureau. Mon instinct me criait de faire gaffe. J'avais envie de raccrocher. J'aurais dû raccrocher. Mais raccrocher n'était pas dans mes habitudes. Je continuai de coller ma gueule au téléphone. Le timbre profond qui me parvenait sur la ligne téléphonique m'était familier. Impossible ! La voix qui résonnait dans ma mémoire était celle d'un homme. Et il était mort. Bah ! Je renonçai à chercher. L'inconnue me proposa Al's Diner pour lieu de rendez-vous, et j'acceptai. Pourquoi avait-elle choisi cet endroit qui m'était familier ? J'en savais que dalle. Elle avait aussi décidé de l'heure : une heure du matin : une heure trop tôt, une heure trop tard, une heure à ne pas y aller : une heure à y courir comme un putain de con.
Il était une heure du matin. On était en décembre. Un jour comme les autres, vide, de début de semaine. De fin de mois. De fin d'année. Al était debout devant moi avec son calot blanc sur sa tête chauve. Le Diner était vide. Il n'y avait personne hormis nous deux. Mon ami n'avait rien d'autre à faire que de me regarder fixement tel un homme qui cherche à comprendre. Comprendre quoi ? Je me le demande. Probablement le sens de la vie. Souvent, lorsqu'il sortait de ses longues contemplations, il pondait une lapalissade du genre : « La fin ne vient qu'à la fin » ou, « Tant qu'on a la vie on n'est pas mort. », ce qui démontre bien que c'est un philosophe.
- C'est vide aujourd'hui, lui dis-je pour dire quelque chose.
- Je n'en sais rien, répondit-il, comme pour s'excuser. En général, c'est rarement vide, même quand il n'y a personne.
Après m'être assuré que j'avais bien entendu, je murmurai :

- Dis-moi, une chose, Al ! Te rends-tu compte, de temps en temps, pas toujours, mais seulement de temps en temps, de ce que tu dis ?
- Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?
- Rien. Écrase ! Tu n'as rien dit
- Ah ! Bon. Parce que moi, vous savez, je ne dis jamais rien, même quand je parle.
Je ne pus résister au plaisir de lui répliquer :
- Et quand tu ne parles pas ?
- Alors là, c'est différent : je suis un orateur.
Je lui jetai un regard méchant pour m'être laissé tomber dans le panneau.
- Steve, je vous remplis encore la tasse ? me demanda-t-il, sans rancune.
- Si tu veux, merci, lui dis-je en écrasant mon mégot dans le cendrier qu'il avait pris la précaution de placer devant moi dès que je m'étais hissé sur mon tabouret.
Il n'avait pas encore versé mon café que la porte derrière moi s'ouvrit et se ferma. Une blonde entra. Vision charmante, emmitouflée dans un vison d'argent. Son parfum me monta à la tête avec la douceur de la brise embaumée d'un matin de printemps. Comme un bon détective doit avoir du nez, le mien apprécia ce parfum, et je me retournai complètement pour le mieux respirer. Elle ne me gratifia même pas d'un regard. Elle laissa tomber un « good morning », comme si elle crachait par terre. Elle alla s'asseoir à une table. Je la suivis des yeux. Al observait l'expression que je sentais peinte sur mon visage. Il me dit gravement :
- Si j'étais à votre place et si j'avais le choix, je laisserais tomber.
- Ah, mais voilà ! moi, je n'ai pas le choix, lançai-je sans faire attention à ce qu'il m'avait dit, ni à ce que je lui avais répondu.
- Elle doit avoir beaucoup bu car elle a l'air bourrée.
- Elle est profonde celle-la, je l'étudierai à la maison.
J'allumai une cigarette, aspirai profondément la fumée, et laissai glisser mes fesses hors de mon tabouret. À travers le nuage de fumée qui sortait de mes poumons, je lui soufflai :
- Sois gentil, apporte-moi mon café à sa table.
Je n'ai jamais laissé passer une occase de me créer des ennuis et je n'allais pas commencer aujourd'hui, à une heure du matin.
Lorsqu'une femme me reluque, elle m'attire. C'est le principe des aimants et des vases communiquant. C'est de la physique. Cela parait compliqué mais c'est très simple. Qu'elle fût l'inconnue que j'attendais ou qu'elle fût l'inconnue que je n'attendais pas, je me dirigeai vers sa table et la saluai. De près, elle ne paraissait pas avoir plus de vingt-trois ans. Elle me jeta un regard méprisant. J'ai l'habitude de ces vilaines manières. Les femmes seules ont toujours l'air hostile et hautain. Il ne faut pas s'y laisser prendre. Si elles viennent s'attabler, seules, dans un café, c'est qu'elles ont besoin de

compagnie. Leur froideur n'est qu'un paravent derrière lequel elles vous attendent pour se réchauffer. J'ôtai mon chapeau gris crado. Je passai la main dans ma chevelure noire dont j'étais fier, et me tassai en face d'elle.

Je plongeai mes yeux qu'on disait verts, dans les siens qui étaient bleus, pour l'hypnotiser. C'est elle qui me réveilla, avec un sourire.
- Vous ne vous embêtez pas, vous, au moins !
- Je ne désire pas vous importuner.
- Vous êtes monsieur…
- Baxter. Steve baxter.
Je lui tendis mon paquet de Camel comme une carte de visite. Elle prit une cigarette que je lui allumai. Elle me lança un regard qui perça la fumée.
- C'est vous qui m'avez téléphoné ? me demanda-t-elle, avec un croisement laiteux des jambes.
- Mais, non ! c'est vous !
Elle sourit. Ah ! Ces dents ! Mes yeux se nourrirent de perles à en doubler de grosseur. Lorsqu'ils reprirent leur taille normale, l'inconnue me dit :
- Je suis Mélanie McKenzy.
- Êtes-vous parente à Raymond McKenzy ?
- Je suis sa fille.
Je connaissais, en effet, son père. On l'appelait Big Mac, en raison de sa taille gigantesque. Il était propriétaire du Las Palomas, un club élégant de Villemont, un village situé à dix kilomètres d'ici, où les gens riches de New York viennent se distraire. Le conseiller qui s'occupait des affaires de Big Mac était Jim Brooks, mon meilleur ami.
Jim et moi avions, à une époque, fait partie de la police d'Orangetown. Nous y fîmes équipe un bon moment. Ensuite, l'affaire Linsano, nous avait forcés à abandonner le métier. Je ne me souviens pas très bien de cette affaire. Je crois que je désire l'oublier. Joe Linsano était un truand que j'avais abattu. La commission d'enquête ne m'avait pas accordé de circonstances atténuantes. Elle avait voulu se servir de moi pour donner un exemple aux flics, leur faire comprendre que la vie d'une crapule vaut mieux que la leur, et qu'il faut réfléchir avant de tirer son flingue quand on a l'honneur de se trouver en présence d'un tueur comme Linsano.
J'avais fait de la taule. Jim avait démissionné. Il avait été étudier le droit à l'université de Columbia. A ma sortie de prison, il m'avait aidé dans les moments difficiles. Il y a six mois, encore, il m'avait engagé pour surveiller Big Mac, qui, disait-il, s'était fait des ennemis.
- N'a-t-il pas son garde du corps ? avais-je demandé.
- Oui mais il est trop visible, et n'a pas assez de cervelle. Ça serait mieux si tu t'en occupais.
J'avais accepté pour lui faire plaisir mais lorsque je me rendis compte que

Jim avait inventé cette histoire pour me refiler du fric, je le lui avais jeté à la figure. Je ne comprends toujours pas pourquoi il a fait ça. Il sait que je n'aime que l'argent que je gagne, et non celui qu'on me tend.
J'allais avouer à Mélanie que j'ignorais que Big Mac avait une fille, lorsque, subitement, mon grand-père, qui là-haut, veille sur moi, me signala que mon pote Al tardait à se manifester.

Bernard LANCOURT

Bernard Lancourt a écrit de nombreux romans inédits, nouvelles et pièces de théâtre. Deux de ses nouvelles ont été primées au concours de l'Association Dissonances de Nice et sa dernière nouvelle, L'étrange maladie de François, au Prix de Francophilie (publiée dans le numéro d'avril 2004 du Journal Littéraire). Il a reçu le deuxième prix de poésie au Concours Renoir 2005 et un Prix Littéraire de l'année 2005, décerné par la Compagnie Littéraire. Plusieurs de ses œuvres peuvent être lues sur des sites internets où l'auteur jouit d'une estimable popularité.

MicMac de BigMac

Enquête du détective privé Steve Baxter. Dans le style roman noir, ce roman fait partie de la littérature policière. L'aventure, accentuée par une série de meurtres, non seulement vous coupera le souffle, mais mettra à jour, sous vos yeux, les vrais sentiments de ceux qui risquent leur vie pour sauver celle des autres et aussi, parfois, pour... une femme. (Sélection du Prix Alexandrie 2007)